



Jerry Lee
Lewis,
surnommé
« The
Killer ».

Requiem pour un rocker

Biographie
Hellfire,
de Nick Tosches.

Chaque rock star a sa légende, chaque étoile finit par mourir. Celle de Jerry Lee Lewis ne clignote plus que faiblement. De son vivant déjà, la moue d'Elvis faisait de l'ombre à ce soleil noir qui incendiait Nashville, Londres et le Vieux Continent en massacrant ses claviers à coups de bottes texanes. *Great Balls of Fire*, *Whole Lotta Shakin' Goin'on*, c'était « lui », et de lui. Sudiste avec conviction, baptiste hagard, engeance de *red necks*, bouseux de Louisiane, rejeton de Dixie et du boogie-woogie, cet ex-séminariste, du temps de sa gloire, se baladait en Rolls et « en état d'ivresse », un calibre 38 en poche, à portée de main une Bible, une flasque de bourbon, un tube de benzédrine. Jerry Lee, toute sa vie, accumula les drames, les divorces, les malheurs, les cures de désintox. En 1976, au cours d'une réception, il flingue à vue son bassiste, Norman Owens. On l'avait surnommé « *The Killer* ». Déchiré à mort entre sa nature sauvage et l'obsession de la rédemption, ce baudelairien « *born in the USA* » s'offrait le luxe de définir le rock telle « *la musique du diable* ». La biographie de Nick Tosches lui rend un hommage envoûté, celui d'un poète, d'un écrivain, un vrai, possédé par son sujet.

ARNOULD DE LIEDEKERKE

Editions Allia, traduit de l'anglais par Jean-Marc Mandosio, 240 p., 120 F (18,29 €). Voir aussi, chez le même éditeur, le Mystery Train, de Greil Marcus (où l'on retrouve Randy Newman, Ray Davies...).

Du même auteur, aux éditions Denoël, les fans de Dylan apprécieront la République invisible, radiographie des mythiques Basement Tapes et de toute une époque, celle du folk électrique et des protest songs.